



Par Gérard Hawkins

L'année 1862 se révéla particulièrement décevante pour les armées de l'Union, tout au moins sur le théâtre oriental des opérations militaires. La campagne de la Péninsule qui s'était déroulée du mois de mai à celui de juillet n'avait pas engendré les résultats escomptés malgré les énormes moyens mis à la disposition du général McClellan. La prise de Yorktown, après son évacuation par les Confédérés fut considérée comme une grande victoire, mais elle ne constitua en réalité qu'un maigre lot de consolation. En outre, la deuxième bataille de Manassas, comme la première, se solda par la débâcle des troupes fédérales du général Pope. L'invasion du Maryland par le général Lee, en septembre 1862, fut heureusement entravée par l'armée de *Little Mac*¹ qui avait été déployée aux alentours du village de Sharpsburg, le long du ruisseau Antietam. La promenade de santé confédérée se transforma rapidement en affrontements impitoyables dont l'issue demeura incertaine. Bien que chaque camp revendiquât la victoire, la coûteuse campagne de l'Antietam ne déboucha pourtant pas sur un triomphe tactique. En revanche, elle amorça le premier tournant sensible de la guerre civile et contribua à remonter quelque peu le moral nordiste qui avait été érodé par la mauvaise fortune des mois précédents. Tirant parti de l'éphémère accalmie du climat politico-social, le président Lincoln en profita pour promulguer sa proclamation d'émancipation des Noirs, manifeste qui, par la suite, métamorphosa l'aspect politique de la guerre en une croisade pour la libération des esclaves.

Entre-temps, au Maryland, l'armée du Potomac n'avait pas su exploiter le mince avantage militaire durement acquis à Antietam et, de ce fait, rata l'opportunité de couper la retraite des Confédérés vers la Virginie, ce qui provoqua de sérieux mécontentements au sein du gouvernement fédéral ainsi que la fureur de la population

¹ Surnom donné au général McClellan.

nordiste. Quand McClellan évoqua la condition de ses chevaux pour justifier son immobilisme, Lincoln lui télégraphia en ces termes : *J'ai lu votre courrier à propos de l'épuisement de vos chevaux. Pardonnez-moi de vous demander ce que ces bêtes ont bien pu faire depuis la bataille de l'Antietam pour qu'elles soient à ce point fourbues?*² L'armée du Potomac se mit alors péniblement en branle pour pénétrer finalement en Virginie vers la fin du mois d'octobre. Sa progression fut d'une lenteur telle que le président, exaspéré par l'inaction de McClellan, le congédia, le 5 novembre, pour le remplacer par le général Ambrose Everett Burnside. Ce dernier, un homme calme, honnête, déterminé mais sans prétention, jouissait d'une réputation crédible en tant que commandant de corps et, de surcroît, n'était pas dévoré par l'ambition qui titillait ses pairs. C'est à contrecœur pourtant qu'il accepta de prendre les rênes de l'armée du Potomac et il ne s'en était d'ailleurs pas caché lorsqu'il écrivit au général Halleck : *Si l'on m'avait proposé cette promotion, je l'aurais déclinée, mais comme on me l'impose, c'est en toute sérénité que j'obéis.*³

Burnside passa immédiatement à l'action en projetant de fondre sur les Confédérés le long de l'axe Washington-Richmond. Il concentra ses forces sur la rivière Rappahannock qu'il décida de franchir à Fredericksburg afin d'assaillir l'armée de Lee dont les différents corps étaient encore éparpillés. Malencontreusement, des ordres confus, des dissensions au sein de l'état-major ainsi que des retards dans l'acheminement des pontons⁴ compromirent les opérations fédérales et leur effet de surprise fut complètement perdu. Lee sut immédiatement mettre à profit le délai que lui offrait fortuitement son antagoniste. Le 12 décembre 1862, l'armée de Virginie du Nord était en place sur les hauteurs de Fredericksburg, massée derrière des fortifications redoutables. Le lendemain, les vagues d'assaut yankees déferlèrent sur les Rebelles pour se casser les dents sur les défenses de Marye's Heights lors de charges frontales suicidaires. Au total, quatorze tentatives se succédèrent à un rythme infernal pour être anéanties l'une après l'autre par le feu roulant de l'artillerie et les salves de mousqueterie confédérés. Le général Longstreet décrivit plus tard le carnage en ces termes : *Les Fédéraux tombèrent tel un flot continu de gouttes d'eau de la corniche d'une maison.*⁵ Au crépuscule, tandis que plus de 9.000 tués et blessés gisaient sur le sol gelé de la Virginie, Burnside se rendit à l'évidence que la partie était perdue et il ordonna aussitôt la retraite. Le 15 décembre, les troupes fédérales retraversèrent le Rappahannock pour rejoindre leur quartier d'hiver à Falmouth.

La campagne de Fredericksburg s'était soldée par un échec cuisant, un désastre, le pire revers subi depuis le début de la guerre, en bref une honte aux yeux des militaires, du gouvernement et de l'Union tout entière. L'espoir d'en finir rapidement avec l'armée de Virginie du Nord s'était une fois de plus évaporé. La responsabilité en fut attribuée à l'incompétent Burnside qui devint subitement la bête noire de la nation. Seul Lincoln tenta de reconforter le général par ces quelques mots : *Bien que vous n'ayez pas réussi, votre tentative ne doit pas être considérée comme une erreur ou un échec mais comme un accident.*⁶ Décidément les dieux semblaient se maintenir aux côtés de la Confédération car l'année 1862, tout comme la précédente, se clôtura sur un bilan militaire négatif. La morosité générale s'abattit à nouveau sur le Nord, quant aux

² Joseph P. Cullen, *Where a hundred thousand fell* in *National Park Service Handbook* n°39, p. 11.

³ Ibid.

⁴ Un ponton est un pont flottant constitué de barges à fond plat disposées en parallèle au travers d'une rivière et recouvertes d'une plate-forme assurant une certaine rigidité de l'ensemble.

⁵ Peter J. Parrish, *The Fury of Fredericksburg* in *The Image of War*, Vol. III, p. 75.

⁶ Peter J. Parrish, *The Fury of Fredericksburg* in *The Image of War*, Vol. III, p. 77.

étrennes tant espérées par l'Union et promises à maintes reprises par ses généraux, elles furent une fois de plus reportées aux calendes grecques!

Au début du mois de janvier 1863, les rumeurs d'un départ imminent de Falmouth se propagèrent comme une traînée de poudre dans le vaste campement de l'armée du Potomac. Il ne fallut pas longtemps aux vétérans pour en discerner les fondements: une discipline renforcée, davantage d'inspections, de drill et de parades, l'arrivée ininterrompue d'équipements, de vivres et de munitions, le renvoi des blessés à la base d'Aquia Creek: en bref, les prémices d'une campagne d'hiver. L'armée était alors confrontée à une multitude de problèmes logistiques et administratifs, mais le seul facteur qui pouvait réellement compromettre la campagne hivernale était le climat. Si le temps avait été clément jusque-là, le froid et la pluie pouvaient à tout moment transformer les chemins de la Virginie en borborygmes impraticables. Le capitaine d'un régiment du Connecticut savait ce que cela signifiait : *(...) des pieds continuellement mouillés ou gelés (...) des nuits froides et humides (...) le manque de nourriture (...) des rhumes, des gripes, des fièvres et des rhumatismes (...) une rangée de tombes anonymes parallèle à la marche de l'armée.*⁷ Tandis que planait cette désagréable perspective, la grogne régnait au sein de l'armée qui avait trouvé en Ambrose Burnside le bouc émissaire de toutes leurs infortunes. Les conditions de vie à Falmouth n'étaient pas non plus de nature à satisfaire les moins exigeants. La troupe qui n'avait pas reçu sa solde depuis six mois souffrait de malnutrition et de maladies propres aux camps d'hiver. Alors que les entrepôts de Washington regorgeaient de victuailles, la troupe, ses blessés et ses malades devaient se contenter de maigres rations dépourvues de viande fraîche, de pain et de légumes. La chaleur des poêles maintenait à peine une température acceptable dans les tentes et les baraquements et les engelures étaient monnaie courante. Les hôpitaux de fortune manquaient cruellement de lits et de médicaments. Quant aux campements proprement dits, ils se trouvaient dans un état d'insalubrité et de crasse indescrivable. Un inspecteur de la commission sanitaire rapporta lors de l'une de ses tournées *qu'ils étaient jonchés d'ordures et de débris de toute nature, parfois dans un stade de décomposition avancé; les eaux usées étaient déversées dans des fosses situées aux abords mêmes des camps ou simplement jetées à tous vents; des monticules de carcasses d'animaux et des quantités de fumier couvraient le sol à proximité des baraquements.*⁸ A la lueur des allégations de ce fonctionnaire, il était normal que des maladies telles que la dysenterie, le typhus, la diphtérie et les pneumonies provoquent des ravages considérables dans la promiscuité des bivouacs. En outre, comme la médecine qui leur était dispensée était rudimentaire, des milliers de soldats dépérissent dans des conditions lamentables. Un officier du Wisconsin alla même jusqu'à comparer les conditions existant à Falmouth en 1863 à celles de Valley Forge en 1777.⁹ Tel était, à la mi-janvier 1863, le triste bilan de santé de l'armée du Potomac!

⁷ Thomas Rice, *Wading to Glory in Civil War Times Illustrated*, May 1981, p. 16.

⁸ Geoffrey Ward, *The Universe of Battle in The Civil War*, p. 184.

⁹ En 1779, pendant la guerre d'Indépendance, George Washington conduisit les 11.000 soldats de l'armée continentale dans ses quartiers d'hiver à Valley Forge en Pennsylvanie. Durant cet hiver particulièrement rude, la conduite exemplaire de Washington parvint à maintenir la discipline et le moral de ses hommes qui souffrirent cruellement du froid intense, de l'insuffisance de nourriture, de maladies diverses, des négligences du service de l'Intendance et des transports ainsi que du manque de soutien du Congrès et des critiques de la nation. Malgré les ravages provoqués dans les rangs par ces terribles conditions, l'armée continentale fut réorganisée au printemps suivant et transformée en force de frappe de tout premier ordre.

*P*our éviter qu'une déprime générale de l'Union ne s'installe en l'absence de victoires militaires, écrivit un journaliste du New York Times au lendemain de la défaite de Fredericksburg, *seule une offensive réussie peut endiguer la vague de mécontentement et les murmures du public*. L'éditorial de ce journal affirmait encore dans son édition du 13 janvier 1863 *qu'une armée se désintègre par la maladie, la désertion, la résignation et la mort. Elle ne peut être stimulée que par une action constante. Les soldats de l'armée du Potomac doivent être conduits au succès, le pays en a besoin et l'exige d'autant plus qu'ils (les soldats) le désirent et le méritent*.¹⁰ Ce point de vue prévalait également au sein du commandement suprême à Washington. Le général Montgomery Meigs écrivit ainsi à Burnside : *Le temps qui passe affaiblit notre armée; chaque jour perdu prive à jamais l'Union d'une opportunité en or. L'épuisement gagne le pays, la confiance et l'espoir sont en train de mourir (...) demeurer à Falmouth revient à condamner la nation à une mort lente*.¹¹ Le général Halleck exigea également que l'armée passât au plus tôt à l'action. Abraham Lincoln approuva son commandant en chef, mais il recommanda toutefois au général Burnside de demeurer prudent.

Conscient de la démoralisation générale de la troupe et de l'exaspération des politiciens, Ambrose Burnside était empressé de se racheter après la déconfiture de sa dernière campagne. Vers la mi-janvier, il décida de faire franchir le Rappahannock à son armée afin d'attaquer le flanc des forces confédérées. Il avait auparavant effectué une reconnaissance en profondeur du terrain avant de donner l'ordre à ses artilleurs et aux hommes du génie d'entamer les préparatifs nécessaires à la traversée de la rivière. Son plan final prévoyait que les grandes divisions¹² des généraux William Franklin et Joseph Hooker franchiraient le Rappahannock sur des ponts de bateaux jetés à United States Mine's Ford et à Bank's Ford, deux gués situés à quelque treize kilomètres en amont de Fredericksburg. Un vaste déploiement d'artillerie comportant plus de 150 pièces étalées de Falmouth à Ford's Bank, protégerait les pontons et les abords de la rivière contre toute attaque surprise confédérée. Les 70.000 soldats de Franklin et de Hooker marcheraient depuis leur campement pour se masser le long du Rappahannock, près des gués. La traversée proprement dite serait entreprise le lendemain matin pendant que la grande division du général Edwin E. Sumner attirerait l'attention des Confédérés en accomplissant une diversion devant Fredericksburg. Ce dernier rejoindrait Franklin et Hooker dès qu'ils auraient franchi la rivière. L'ensemble des forces devait enfin se regrouper sur la rive ennemie pour converger sur le flanc gauche de Lee afin de le forcer à combattre à découvert. Le grand corps de réserve du général Franz Siegel couvrirait les arrières et assurerait la protection des lignes de communication.

Les préparatifs nécessaires à la campagne se révélèrent impressionnants: des routes furent taillées à travers la forêt pour permettre un accès rapide aux gués, des éléments de pontons furent expédiés aux endroits désignés, des tranchées furent creusées et des fortins érigés le long du parcours. La mise en place de cet imposant dispositif était prévue pour le 18 janvier, mais, dès le 12 du mois, les Confédérés commencèrent à jouer les trouble-fête. Des cavaliers fédéraux rapportèrent que des détachements ennemis étaient occupés à ériger des fortifications de l'autre côté de la rivière, à proximité des gués. Le général Lee avait effectivement été informé par ses espions des

¹⁰ Thomas Rice, *Wading to Glory in Civil War Times Illustrated*, May 1981, p. 18.

¹¹ Geoffrey Ward, *The Universe of Battle in The Civil War*, p. 185.

¹² Lorsque Burnside succéda à McClellan, il réorganisa l'Armée du Potomac en quatre grandes divisions commandées respectivement par les généraux Franklin, Hooker, Sumner et Siegel.

intentions yankees. Dans la nuit du 17 janvier, veille de l'avance fédérale, les Rebelles illuminèrent le ciel de United States Mine's Ford par des fusées de signalisation. Ce feu d'artifice incita Burnside à la prudence et il décida, d'une part de postposer les opérations du 18 au 20 janvier et, de l'autre, d'abandonner ce gué pour ne conserver que celui de Bank comme point de franchissement du Rappahannock.

En plus de la responsabilité des opérations, le commandant de l'armée du Potomac était également accablé de soucis d'un tout autre ordre. En date du 19 janvier, Burnside confiait à un journaliste que sa mission était rendue extrêmement difficile par le manque de coopération de plusieurs de ses officiers, notamment du général Franklin et du commandant du VI^e corps, le général William F. Smith. Ces deux hommes avaient passé la nuit du 18 janvier à protester avec véhémence contre la stratégie de leur supérieur et n'avaient pas hésité à écrire personnellement au président Lincoln afin de lui soumettre un plan de campagne de leur propre cru. Lors de la visite du quartier général de Franklin par le colonel Charles S. Wainwright, commandant l'artillerie du I^{er} corps, ce dernier avait surpris les membres de l'état-major en train d'émettre des propos outrageux à l'égard de leur supérieur. Wainwright réprimanda de vive voix ces généraux, estimant qu'ils n'avaient pas à critiquer ouvertement leur commandant ni ses plans devant leurs officiers. Le seul élément qui semblait encore coopérer avec Burnside était la météorologie: le temps demeurait relativement doux et sec.

Le ciel se couvrit dès le lendemain et un vent froid venu du nord-est s'abattit sur l'armée alors que celle-ci pliait bagage pour se rendre à Bank's Ford. Aux dires d'un vétéran, (...) *sur plusieurs kilomètres, la route était engorgée de chariots, de trains d'artillerie et de transports de munitions. Tout n'était que bruit et confusion: sons de trompette, battements de tambour, claquements de fouet, braiments des mules et jurons des conducteurs.*¹³ Les divisions de Franklin et de Hooker progressèrent sur des chemins distincts. Le moral de leurs troupes paraissait apparemment élevé, ce qui expliqua leur cadence de marche respectable. Des éclaireurs furent assignés à chaque colonne d'infanterie afin de faciliter la tâche des hommes du génie lors du transport des pontons prévu pour le lendemain. Le brouillard fit son apparition à la tombée de la nuit pour s'intensifier rapidement par la suite. Quelques heures plus tard, la pluie, l'ennemi le plus redouté de l'armée du Potomac, se mit à abreuver le sol de la Virginie. Des torrents d'eau versèrent sur les hommes qui progressèrent tant bien que mal tandis qu'un vent glacial pénétrait leur uniforme et leur lacérait le visage. *Je sus immédiatement que la campagne était terminée* écrivit plus tard le général Meade, le commandant du V^e corps. Les averses diluviennes transformèrent bientôt les chemins de terre en bourbiers vaseux qui rendirent l'avance de l'armée pratiquement impossible. Les soldats s'enfonçaient dans la boue jusqu'aux genoux et les chariots, les canons et leurs caissons s'enlisaient irrémédiablement dans la fange. Un officier fit remarquer *qu'il aurait suffi de décharger les pontons sur place pour qu'ils flottent eux même vers leur destination finale !* Malgré ces conditions climatiques épouvantables, il restait encore beaucoup à faire: l'artillerie et les pontons devaient être acheminés à Bank's Ford afin d'être opérationnels le lendemain.

La colonne bivouaqua à l'orée d'un bois situé en bordure du Rappahannock. Comme la nuit était d'encre, tout feu ouvert fut interdit et le silence de rigueur imposé. Philippe Régis de Trobriand, colonel du 38^e régiment de New York, faisait partie ce soir-là de ces soldats détrempés jusqu'aux os. Il se rappela après la guerre *que l'on n'entendait*

¹³ Thomas Rice, *Wading to Glory in Civil War Times Illustrated*, May 1981, p. 20.

rien sauf le crépitement monotone de la pluie et le murmure des conversations à voix basse. Ce fut une nuit lugubre où tout revêtit un aspect funéraire, où l'enthousiasme s'éteignit, où le courage s'épuisa, où la volonté s'affaiblit et où l'esprit s'engourdit. Dans de telles circonstances, l'inaction fut la pire des épreuves.¹⁴ Dans le 1^{er} corps notamment, certains officiers bouillaient la vase tandis que leurs ordonnances tentaient stoïquement de dresser leurs tentes à la lueur blafarde de lanternes. Contre toute attente, leurs cuisiniers parvinrent à allumer de petits feux malgré le bois humide, les flaques d'eau et le déluge qui s'abattait sans répit. C'est assis dans la gadoue que l'état-major avala ses rations composées de café, de biscuits et de viande en boîte. Quand vint le moment de se coucher, les officiers se mirent en quête de leur grabat qu'ils découvrirent tels des îlots perdus dans un océan de crasse. Vers trois heures du matin, leur grande tente s'effondra et ils eurent à braver les intempéries durant le restant de la nuit. Malgré les ordres formels, nombreux furent les soldats qui, grelottant de froid, allumèrent des feux autour desquels ils se regroupèrent pour se réchauffer. Ils en profitèrent pour faire sécher leurs uniformes boueux jusqu'au moment où ils purent les décroter sans trop de difficultés. Aux dires d'un officier campant à des kilomètres de là, ces concentrations d'hommes près des feux de camp donnèrent l'illusion d'une grande mer de flammes, informant à coup sûr les Confédérés de nos positions.¹⁵

L'aube du 21 janvier se leva sur un brouillard épais et âcre produit par les fumées des brasiers nocturnes. La pluie n'avait cessé de tomber pendant les douze heures précédentes et rien ne présageait une accalmie. Un vent cinglant et des rafales de pluie assaillaient le frêle campement de l'armée du Potomac, détrempeant les hommes qui, en frissonnant, sirotaient du café brûlant. Le général Daniel P. Woodbury, commandant une brigade du génie, écrivit au petit matin à Burnside qu'il n'apercevait aucun signe de renforcement confédéré de l'autre côté de Bank's Ford mais que les préparatifs des Rebelles ne faisaient aucun doute. Il précisa en outre que s'il avait été possible de jeter trois pontons avant l'arrivée des pluies, malheureusement l'élément de surprise avait disparu. *Il serait prudent d'abandonner nos efforts car l'ennemi est informé de nos intentions et les routes sont impraticables*, nota-t-il dans son message. Woodbury ajouta encore que leur travail nocturne avait épuisé ses hommes mais qu'ils pourraient tout de même édifier deux ponts dans l'après-midi. Il termina enfin par ces mots accablants qui en disaient long sur le moral général : (...) *même si l'on pouvait construire douze pontons, il vaudrait mieux tout abandonner immédiatement*.

Aux premières lueurs du jour, alors que tous les éléments de pontons auraient dû être rassemblés le long de la rive du Rappahannock, seuls quinze d'entre eux furent recensés, pas même de quoi construire un seul pont de bateaux! Le schéma de départ avait prévu que cinq passerelles flottantes ainsi que les batteries d'artillerie seraient mises en place pour permettre la traversée des troupes vers 7h30 du matin. A cette heure précise, le général Smith informait son homologue Franklin qu'aucun ponton n'était prêt à être mis à l'eau car leurs divers composants étaient encore disséminés sur les routes et formaient un train qui s'étirait sur plus de trois kilomètres. Quant à l'artillerie, ses pièces étaient soit éparpillées soit envasées. La campagne de Burnside tournait carrément à la catastrophe: non seulement la boue de Virginie avait tout retardé mais elle risquait à présent de compromettre la suite des opérations. Woodbury estima que plusieurs heures seraient encore nécessaires pour que la plupart des pontons parviennent à destination. Hooker, qui n'avait pas reçu les éclaireurs promis par le quartier général,

¹⁴ Robert G. Carter, *Four Brothers in Blue*.

¹⁵ Thomas Rice, *Wading to Glory in Civil War Times Illustrated*, May 1981, p. 21.

n'avait pas été mis au courant des intentions précises de Franklin. Désorientées, les deux grandes divisions finirent par se croiser, ce qui eut pour effet de créer un embouteillage monstre sur la route embourbée menant à Bank's Ford. Il fallut plusieurs heures pour regrouper les diverses unités entremêlées ou séparées de leurs régiments. Beaucoup d'hommes manquèrent à l'appel.

En ce deuxième jour de pluies torrentielles, un officier ironisa que son armée, maculée de boue, continua à patauger vers la gloire. *Pour apprécier les conditions*, écrivit de Trobriand, *il fallait avoir passé un hiver en Virginie. Les routes ne sont rien d'autre que des chemins en terre battue. La boue ne stagne pas à la surface, elle pénètre profondément dans le sol. Il semble qu'après avoir passé la première couche de glaise, l'eau s'infiltré dans une seconde sans consistance. Dès que la croûte superficielle est amollie, tout est inévitablement englouti dans une pâte gluante mélangée à de la boue liquide.*¹⁶ Vaille que vaille, l'infanterie tenta d'éviter les sentiers et les chemins vaseux pour emprunter la voie des champs et des collines. Ceux qui furent confrontés à la gadoue semblaient faire du "sur place"; à chaque enjambée, leurs pieds s'extirpaient de leurs bottes qui demeuraient emprisonnées dans la fange. Tout au long de la marche, le ridicule l'emporta sur l'insupportable et les hommes finirent par rire d'eux-mêmes ou par plaisanter sur leur sort misérable. Afin d'acheminer les barges nécessaires à la construction des pontons, deux ou trois chevaux furent attelés à chacune d'elles. Dans la plupart des cas, cette force de traction se révéla insuffisante pour extraire de telles charges des marécages. Il fallut par conséquent la renforcer par l'huile de bras de quelque 150 troupiers répartis le long de cordes fixées à chaque attelage. Selon le témoignage d'un journaliste qui accompagnait l'armée, *le spectacle faisait penser à une horde de Lilliputiens essayant de tirer Gulliver*. Un autre observateur fit remarquer que *cette main-d'œuvre était inefficace dans la mesure où sa volonté faisait défaut, et notre discipline n'était pas suffisamment stricte pour forcer les hommes à effectuer une telle tâche, dans de telles conditions, contre leur gré.*¹⁷ Lors de campagnes antérieures, une méthode efficace avait été perfectionnée pour remorquer l'artillerie et les chariots lorsque leurs roues s'embourbaient jusqu'aux moyeux. Elle consistait à abattre des arbres, puis à déposer leur tronc à espace régulier sur le sol boueux, perpendiculairement au sens du cheminement, de manière à ce que la voie ressemble à une surface en velours côtelé. Utilisant des rondins comme pivots et de solides branches comme leviers, un régiment du Massachusetts parvint ainsi à extraire un canon et plusieurs chariots de la fange. Lorsque les chevaux et les mules furent exténués, ce fut au tour des hommes de pousser les machines de guerre en faisant tourner leurs roues à la force des mains. La traversée des cours d'eau gonflés par les pluies diluviennes se révéla un défi tout aussi hasardeux. De nombreux animaux de bât se noyèrent là où des passerelles n'avaient pu être jetées sur les ruisseaux, d'autres encore se brisèrent les jambes et durent être abattus. Enfin, dans le but d'accélérer le transport des rations et du fourrage, Burnside ordonna à un régiment de cavalerie de mettre pied à terre afin d'utiliser ses montures comme bêtes de somme.

En dépit de la boue et des désagréments majeurs qu'elle provoquait à l'armée, les batteries d'artillerie furent finalement mises en position vers huit heures du soir. Quelques éléments de pontons avaient également été mis à l'eau, mais la majeure partie des barges demeurait encore embourbée tout au long de la route de Bank's Ford. Bien qu'un calme inquiétant régnât sur la rive septentrionale du Rappahannock, aucun signe

¹⁶ Robert G. Carter, *Four Brothers in Blue*.

¹⁷ Ibid.

d'activité confédérée anormale ou suspecte n'avait été décelé. Lee avait pourtant suivi avec circonspection l'aventure des Fédéraux, mais son interprétation le laissait dans l'expectative: soit Burnside se préparait à faire mouvement vers Richmond, soit il conduisait son armée dans ses quartiers d'hiver. La tombée de la nuit signala la fin d'une journée d'un labeur harassant. La troupe était tellement fourbue que, sans s'en rendre compte, elle installa son bivouac exactement au même endroit que la veille. Les hommes épuisés dressèrent tant bien que mal leurs tentes sur le sol détrempé puis, après s'être réchauffés auprès d'énormes brasiers, ils se résignèrent à passer une nouvelle nuit froide et sinistre sous la pluie incessante. La grogne de la veille avait maintenant fait place à l'apathie. La promesse de rations supplémentaires et de whisky pour le lendemain y était peut-être pour quelque chose!

L'aube du 22 janvier pointa sous un déluge d'eau épouvantable. Burnside avait passé une nuit blanche, scrutant constamment le ciel dans l'espoir d'une accalmie qui ne se matérialisait pas. La journée à venir s'avérerait déterminante dans la mesure où le général devait se résoudre à prendre une décision capitale: persévérer dans sa campagne ou rebrousser chemin. Son armée était totalement prisonnière de la boue, sa progression depuis l'arrivée des pluies avait été dérisoire, quelques kilomètres tout au plus, et les rapports émanant de tous les secteurs n'étaient guère encourageants. L'amélioration des routes se poursuivait néanmoins sur une grande échelle. Le V^e corps du général Meade, soit plus de 15.000 hommes, fut affecté à transformer les bourbiers s'étalant de Falmouth à Bank's Ford en "velours côtelé". Vers midi, le chirurgien d'une brigade du Vermont aperçut tout à coup un cavalier couvert de boue qui s'approchait de lui à bride abattue, le chapeau rabaissé vers l'avant pour se protéger de la pluie. C'était Burnside. Dévisageant la mine grise du général, le médecin en déduisit que la misère de l'armée n'était en rien comparable à l'énorme fardeau qui reposait sur les épaules de son commandant.

Le whisky promis la veille fut servi dans la matinée. Des gourdes de bourbon furent distribuées aux unités du V^e corps et, inévitablement, maints soldats abusèrent du breuvage mirifique. Stimulée par l'alcool, la mauvaise humeur des hommes se transforma subitement en colère. Une empoignade s'en suivit dans une des unités pour dégénérer finalement en bagarre générale. Un officier tenta bien de s'interposer, mais lorsqu'il dégaina son revolver et menaça de faire sauter la cervelle de ceux qui n'obtempéraient pas à ses ordres, il fut tout simplement assommé et jeté dans la boue. Le calme ne revint que lorsque la réserve de whisky fut entièrement consommée et les effets de l'alcool furent totalement dissipés. Les premières victimes de la campagne s'en tiraient à bon compte: seuls quelques nez cassés, contusions et autres yeux au beurre noir étaient à déplorer! Les Confédérés qui avaient suivi de loin les péripéties et les déboires des Fédéraux s'esclaffèrent de bon cœur. Leur rire fit ensuite place aux sarcasmes lorsqu'ils plantèrent le long du Rappahannock des pancartes sur lesquelles furent griffonnées au charbon de bois des slogans tels que *Burnside est prisonnier de la boue !* ou *Par ici pour Richmond !*

C'en était trop pour le pauvre Burnside qui ne tenait plus en place. L'engluement de son armée, les protestations de ses généraux, la persistance du temps exécrable et l'annonce soudaine d'un renforcement confédéré eurent finalement raison du commandant fédéral qui déclara forfait et ordonna le repli général sur le camp d'hiver de Falmouth. Henri J. Raymond, éditeur en chef du *New York Times*, avertit l'embarrassé Burnside que son public comprendrait sans trop de mal l'abandon de la campagne à la suite des intempéries, mais que le vrai problème serait d'expliquer

pourquoi l'armée ne fut pas mise en mouvement plus tôt, lorsque le climat était serein. Le général expliqua alors à Raymond qu'un plan de campagne avait été conçu pour la fin décembre mais que deux des subalternes de Franklin, les généraux John Newton et John Cochrane avaient fait capoter son projet. Ces officiers s'étaient rendus à Washington avec l'intention d'aviser certains membres influents du Congrès que les troupes de Burnside n'étaient pas en mesure d'entamer une campagne d'hiver agressive. Ils étaient même parvenus à obtenir une audience auprès de Lincoln afin de l'informer de l'état de l'armée qu'ils dépeignirent comme démoralisée par la défaite, minée par la maladie et manquant totalement de confiance dans son commandant. Consterné par ces révélations stupéfiantes, la réaction du président ne s'était pas fait attendre: il avait aussitôt télégraphié à Burnside pour lui ordonner de postposer sa campagne.

Alors qu'en date du 23 janvier, Lee implorait des renforts auprès du président Jefferson Davis, l'armée du Potomac était à ce moment-là en pleine retraite. Selon un de ses officiers, *ceux qui pouvaient marcher pataugèrent dans la boue à une vitesse jamais vue auparavant, sans nul doute poussés par la pensée réconfortante du bien-être de leur campement*.¹⁸ En dépit de l'apparition du soleil au cours de l'après-midi, la route embourbée du retour présenta les mêmes caractéristiques misérables que celles de l'aller. Les hommes furent contraints de déambuler en file indienne là où la boue était singulièrement visqueuse et profonde. Certains troupiers, à la recherche d'un raccourci, s'enlisèrent dans la fange jusqu'aux genoux sous la risée de leurs camarades. D'autres tentèrent de sauter au-dessus de ruisseaux plutôt que d'utiliser les passerelles mises à leur disposition par le génie. Ils furent, eux aussi, soumis à la raillerie générale lorsqu'ils s'affalèrent dans le courant glacé pour ne se relever qu'en peinant sous le poids de leur équipement gorgé d'eau. Quant aux chevaux et aux mules, ils se débattaient dans la gadoue, même après avoir été débarrassés de leur harnais. La plupart des pièces d'artillerie durent être abandonnées sur place; ce n'est que bien plus tard que les affûts de canons furent extraits de leur carcan de glaise durcie par le soleil, à coups de pelles et de pioches.

Un officier du 6^e Wisconsin relata qu'une multitude de soldats fiévreux ou éreintés se trouvaient dans l'incapacité de marcher et échurent de ce fait dans les hôpitaux de campagne. Vu l'insuffisance d'ambulances nécessaires pour évacuer un si grand nombre de malades, les médecins eurent alors à faire face à des situations cruelles, entre autres celle de décider qui pouvait et ne pouvait pas marcher. Un milicien proche de l'épuisement se vit ainsi allégé de son équipement qui fut jeté dans un chariot ne possédant malheureusement plus de place pour lui. Le troupier suivit péniblement le convoi pendant un certain temps puis, à bout de forces, disparut à tout jamais, le corps enseveli par la gadoue. Certains officiers compatirent avec l'infortuné Burnside. L'un d'eux fut le général Meade : *Jamais de ma vie je n'ai ressenti tant de pitié que pour Burnside. Tous les éléments semblaient avoir conspiré contre lui*.¹⁹ D'autres, en revanche, se réjouirent ouvertement des intempéries et des obstacles qu'elles avaient dressés devant leur commandant. Blessé au fond de l'âme, Burnside se refusa à accepter toute forme d'insubordination supplémentaire. Le 23 janvier, il télégraphia à la Maison Blanche pour signaler qu'il venait de signer un ordre général décisif qui nécessitait une entrevue immédiate avec le président Lincoln.

L'armée du Potomac ne regagna finalement ses pénates que le lendemain sous un ciel radieux. La terrible "marche de la boue" était terminée. Seule la division du général

¹⁸ Robert G. Carter, *Four Brothers in Blue*.

¹⁹ Thomas Rice, *Wading to Glory in Civil War Times Illustrated*, May 1981, p. 26.

Charles Griffin manquait à l'appel. Cette dernière, apparemment guidée par un éclaireur à moitié ivre, avait effectué un détour de plusieurs kilomètres à travers de bourbeux champs de maïs et des sous-bois marécageux avant de rejoindre la route de Falmouth. Un soldat de Griffin commenta *que la contrée à l'époque du déluge de Noé ne pouvait être plus saturée d'eau que ne l'était la surface de cette 'foutue' partie du continent, abandonnée de Dieu.*²⁰ Tandis que le calvaire de son armée touchait à sa fin, Burnside tenta de secouer sa chaîne de commandement. Son ordre général n° 8 était en fait un document explosif qui n'exigeait pas moins que la démission immédiate des généraux Hooker, Newton, Cochrane et Brooks. Le premier était accusé, non seulement d'avoir critiqué ouvertement le gouvernement et certains officiers supérieurs, mais aussi d'avoir engendré un climat de méfiance dans son entourage et établi des rapports fallacieux. Newton et Cochrane devaient être congédiés pour avoir approché le président afin de remettre en question les schémas de campagne de leur supérieur. Quant à Brooks, Burnside lui reprochait ses éternels griefs à l'égard de la politique de l'administration ainsi que l'usage d'un langage qui avait démoralisé l'état-major. Pour terminer, cinq autres officiers, dont Franklin et Smith, devaient être écartés de l'armée du Potomac car ils ne lui étaient plus d'aucune utilité. Burnside se rendit à Washington le 24 janvier et rencontra le président Lincoln dès le lendemain. Lorsqu'il lui soumit sa directive, il précisa également que deux options s'offraient à lui: soit d'approuver le document, soit d'accepter sa démission. Après avoir longuement délibéré avec ses proches conseillers, Lincoln prit la décision de relever Burnside de son commandement. Il nomma aussitôt à sa place le général *Fighting* Joe Hooker, un officier qui avait fait ses preuves sur les champs de bataille et qui, de surcroît, était un des enfants chéris de la nation.

Il est indéniable qu'un certain nombre de facteurs jouèrent en défaveur d'Ambrose Burnside. C'est à contrecœur qu'il succéda à McClellan, l'artisan de l'Armée du Potomac, qui lui, jouissait d'une immense popularité auprès de ses hommes. Il n'était que vaguement familier avec les officiers de l'état-major qui le considérèrent comme un intrus indésirable et, pire encore, mirent ouvertement en doute son aptitude à commander l'armée. Même le général Meade, qui était pourtant un proche ami de Burnside, émit des réserves : *Je ne puis fermer les yeux sur le fait qu'il n'était pas à la hauteur d'une telle tâche. Il possédait bien des qualités positives telles que la détermination et le courage, mais il manquait d'expérience et de jugement. Son ouverture d'esprit et sa capacité mentale, qualités primordiales exigées de tout commandant, étaient déficientes.*²¹ Quant à la troupe, elle n'avait pas reçu sa solde depuis plusieurs mois, ce qui engendra le mécontentement général et incita les hommes à désertir. Dans ce contexte explosif, la débâcle de Fredericksburg ne put survenir à un pire moment. Elle se révéla une pilule amère, difficile à digérer par l'Union, qui mit l'infortuné Burnside en échec. Tandis que ce dernier tentait envers et contre tous de se racheter, comble de malchance, les intempéries de janvier 63 se jouèrent de lui en faisant capoter sa deuxième campagne. En fin de compte, ce fut l'infâme boue visqueuse et profonde de la Virginie qui coûta à Ambrose Burnside son commandement. Echec et mat!

La *Mud March* ou "marche de la boue" constitua l'un des épisodes les plus sombres de l'histoire de l'Armée du Potomac dont l'abattement atteignit

²⁰ Robert G. Carter, *Four Brothers in Blue*.

²¹ Thomas Rice, *Wading to Glory in Civil War Times Illustrated*, May 1981, p. 27.

probablement son apogée à ce moment-là. Rien ne fut accompli durant cette triste campagne d'hiver, trois jours en réalité, si ce n'est l'établissement d'une liste de victimes et de malades dont l'allongement était éloquent. En outre, les pertes en chevaux, en mules et en matériel de guerre se révélèrent considérables. Les hommes en avaient bavé sous les ordres de Burnside, d'abord dans l'enfer de Fredericksburg et ensuite lors de cette grotesque expédition dans le borbier virginien. Leur profonde lassitude associée à leur peu de confiance en leur commandant et en eux-mêmes furent par conséquent compréhensibles. Heureusement, Abraham Lincoln se révéla sensible aux frustrations de ses soldats. Seule une thérapie de choc pouvait sauver l'armée d'un tel désespoir, aussi le président lui administra-t-elle un remède de cheval: l'éloignement de l'indésirable et incompétent Burnside.

Durant les jours qui suivirent le retour du gros de l'armée du Potomac à la base de Falmouth, des hommes crasseux, épuisés et affamés surgirent par petits groupes de l'on ne sait où pour se traîner vers le camp, comme les revenants d'une aventure hallucinante. Combien d'autres errèrent dans la nature ou disparurent à tout jamais dans l'infâme cloaque de la Virginie, nul ne le sut jamais! Un vétéran de la *Iron Brigade* qui participa à la campagne se fit le porte-parole de ses compagnons d'armes en déclarant que *le supplice engendré par cette ignoble marche de la boue resterait aussi profondément gravé dans la mémoire des soldats de l'Armée du Potomac que les batailles durement gagnées.*²²

* * * * *
* * *

Bibliographie

- Battles and Leaders of the Civil War, Vol. 1 à 4, New York, 1884-1887.
- Boatner M.M : *Civil War Dictionary*, New York, 1987.
- Carter Robert G. : *Four Brothers in Blue*, New York, 1978.
- Davis W.C. : *The Commanders of the Civil War*, London, 1990.
- Long E.B. : *The Civil War Day by Day*, New York, 1971.
- Parrish Peter J. : *The Fury of Fredericksburg in Images of War*, Vol. III, New York, 1981.
- Rice Thomas : *Wading to Glory in Civil War Times Illustrated*, May 1981, Harrisburg, Pa.
- Steele Commager Henri : *The Blue and the Grey*, New York, 1982.
- Swafford Johnson : *Great American Battles of the American Civil War*, New York, 1984.
- War of Rebellion : *Official Records of the Union and Confederate Armies*, Washington, 1884.
- Ward Geoffrey : *The Universe of Battle in The Civil War*, New York, 1990.
- Warner Ezra J. : *Generals in Blue*, Louisiana State University, 1992.
- Wiley Bell I. : *The Life of Billy Yank*, Louisiana State University, 1991.
- Wiley Bell I. : *In Camp with Common Soldiers in Images of War*, Vol. II, New York, 1981.

²² Robert G. Carter. *Four Brothers in Blue*.